

LE COUVENT

Publication mensuelle à l'usage des jeunes filles.

4e année, N° 2 — Février 1889 — No 32 de la fond.

ABONNEMENT : 25 centins par an. Les abonnements datent du 1er janvier — On est prié d'adresser toutes les communications concernant la rédaction et l'administration du *Couvent* à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, au Collège Joliette, à Joliette, P. Q. Canada.

Le lion et la jeune fille.

C'était jour de foire dans la petite commune de Missillac, aux environs de Nantes. La population se pressait pour voir le fameux lion de Numidie, arrivé la veille et annoncé sur tous les murs.

Le directeur de la baraque était un homme de quarante ans, la barbe pleine et noire, le visage implacable et méchant.

Il n'entrait pas dans la cage, lui ; mais il était accompagné d'une petite fille de huit ans, douce et aimable, qu'il chargeait de ce dangereux ministère.

Plusieurs fois par jour, la gracieuse enfant, pomponnée de rubans et couverte de paillettes, entr'ouvrait la porte de fer. Dressant alors sa petite taille, s'avançant à pas mesurés, elle allait droit au lion. Elle ne tremblait pas, soit que l'habitude lui eût fait perdre toute crainte, soit qu'elle n'eût jamais eu conscience du danger.

Elle jouait alors avec le redoutable animal, s'asseyait près de lui, le caressait, lui passait les bras autour du cou. Puis, une petite cravache à la main, elle faisait semblant de gronder, de punir. Enfin, au commandement de l'homme resté au dehors, elle ouvrait doucement la gueule du lion, qui se laissait faire et enfonçait sa tête... Elle la retirait ensuite avec un air de triomphe et

s'éloignait à reculons en saluant le lion avec des gestes et des révérences comiques.

La curieuse scène s'était renouvelée plusieurs centaines de fois depuis que l'enfant exerçait ce singulier métier. Toujours elle avait rempli d'enthousiasme les spectateurs et provoqué les applaudissements de la foule.

Hélas ! le jour où la représentation se donnait à Missillac, la gueule de l'animal féroce se referma brusquement au moment où la jeune fille venait d'y plonger la tête ; la pauvre enfant fut broyée sous les dents du lion !

*
* *

Ce dénouement vous fait frémir, chère lectrice, et vous dites : "Oh ! qu'il faut être insensé pour jouer ainsi avec sa vie ! Que ce saltimbanque était barbare ! et pourquoi la jeune fille se prêtait-elle à de si dangereuses représentations ? Et tout cela, pour quelques pièces de monnaie ! J'aimerais mieux mener la plus pénible existence que d'acheter le bien-être à ce prix ! ..."

Vos réflexions sont très justes, chère enfant, et nous raisonnons absolument de la même manière que vous. Mais vous voulez être conséquente avec vous-même, n'est-ce pas ? vous voulez être logique ? Eh bien, vous devez alors renoncer aussi à vous exposer à de semblables périls...

"Quoi donc ! nous répondez-vous, quand ai-je été plonger ma tête dans la gueule du lion ? ..."

Ah ! comprenez une bonne fois, mon enfant, qu'il y a un lion plus redoutable que ceux en chair et en os, fussent-ils de la Namidie... C'est celui dont il est dit dans la sainte Ecriture : "Mes frères, soyez sobres et veillez, parce que le démon votre ennemi, comme un lion rugissant, rôde sans cesse autour de vous, cherchant quelqu'un à dévorer... Voilà le lion, à la dent duquel vous vous êtes plusieurs fois exposée.

Quand vous avez lu ces romans passionnés et immodestes, quand vous avez pris part à ces fêtes mondaines que l'Eglise réprouve, quand vous avez accueilli ces rêves dangereux de votre imagination, vous vous êtes approchée du lion, vous avez imité la jeune fille de notre histoire.

Et vous l'avez fait pour des motifs encore plus frivoles que ceux dont nous parlions tout à l'heure. Pour un instant de faux plaisir, pour un bien-être incertain, pour une satisfaction honteuse et grossière.

Peut-être aussi avez-vous eu la faiblesse de condescendre à des volontés étrangères : c'étaient de mauvaises compagnes qui vous pressaient de vous joindre à elles, de leur prêter votre concours... Et cependant ne vous était-il pas plus facile de résister à leurs sollicitations qu'à notre pauvre jeune fille de refuser les services réclamés par un maître inhumain ?...

Voyez-vous maintenant combien il y a de ressemblance entre votre situation et la sienne ? Il faut bien le dire toutefois à sa décharge : elle exposait seulement une vie de quelques années, tandis que vous exposez une vie qui ne doit jamais finir. Elle jouait avec son existence terrestre ; vous, vous jouez avec votre éternité ! ...

Ah ! sans doute, vous avez pu sortir plusieurs fois des dangers spirituels que nous signalons sans en ressentir de graves atteintes. Mais la jeune fille, elle aussi, avait échappé bien des fois à la dent du lion. Elle finit néanmoins par être victime de sa téméraire imprudence. Croyez-nous, c'est le sort de toutes les jeunes personnes qui s'exposent aux occasions du péché : une fois ou l'autre, elles y succombent. L'Esprit-Saint lui-même l'a déclaré : *Celui qui aime le péril y périra !*

*
* *

Chère enfant, n'avons-nous pas été un peu sévère dans les lignes qui précèdent ?

Nous ne voulons pas chercher à nous en excuser ; mais Dieu le sait, nous n'avons en vue que le bien de votre âme en vous parlant avec cette franchise.

Vos livres, vos maîtresses vous l'ont dit souvent : Pour aller au ciel, il faut éviter le péché. Ah ! puissiez-vous entendre ce que nous ajoutons aujourd'hui : *On ne peut éviter le péché, si on n'évite les occasions du péché !*

Dites-nous : quel était le sûr moyen pour la jeune fille de notre histoire de n'être pas dévorée par le lion ? C'é

rait de ne jamais en approcher, n'est-il pas vrai ?

Et quel est le sûr moyen pour vous de ne pas tomber dans le péché, de conserver votre âme pure et sans tache devant Dieu ? C'est de ne pas approcher de tout ce qui expose au péché.

Allons, ma chère enfant, prenons, une bonne résolution là-dessus. Votre conscience ne manquera jamais de vous avertir quand vous serez en danger d'offenser Dieu ; vous, ne manquez pas non plus d'obéir à votre conscience, et vous conserverez ainsi la vie de la grâce, mille fois plus précieuse que la vie du corps.

Trait

Plusieurs personnes allèrent un jour trouver un saint anachorète et lui demandèrent : Que faut-il faire pour nous sauver dans le monde ?

- Fuyez l'occasion du péché, répondit-il.
- Ensuite ? — Fuyez vite et loin.
- Et après ? — Fuyez toujours...

BELGIUMS.

A CELUI QUI N'EST PLUS

A M^{LE} LUCIENNE V... (C. de Lévis).

O mon père ! je suis seule dans la vie, seule parce que vous avez déserté le toit où le bon Dieu avait placé mon berceau. Je vous aimais comme la fleur aime la goutte de rosée qui fait vivre, comme l'oiseau son azur et ses soleils ; et vous m'aimiez comme un père sait aimer son enfant. Ange-Gardien donné par Dieu à mon innocence, vous me montriez l'orage, et je m'abritais dans l'amour de votre protection. Tout me manque maintenant, tout m'abandonne ! Nul cœur ne s'ouvre pour pleurer avec moi. Vous connaissiez si bien mes joies ! et votre tendresse avait toujours un baume pour mon âme ! Je suis si jeune ! Je suis une enfant ! et dans cette foule hostile à la

douleur, personne ne met sa main dans ma main. L'amitié ne rayonne plus dans la vie comme aux jours bénis où vous me donniez les premières leçons de vertu. O voix perdue ! je crois t'entendre encore résonner à mon oreille, et c'est la seule consolation qui me reste pour me faire vivre... Père, j'étais si heureuse près de vous ! et vous aimiez pourtant bien votre enfant ?... Adieu ! ombre chère à mon cœur. Veillez, au haut du ciel, veillez sur la fleur délicate que vous avez abandonnée au bord de la tombe et demandez à Dieu pour elle la fraîcheur éternelle de la pureté chrétienne.

M. R. H. McCULLUM.

Lévis, 1889.

A DEMAIN

(Pour le Couvent.)

— Mais, déjà deux fois orpheline,
N'avais-je pas assez pleuré ?
Devais-tu douce Caroline,
Transpercer ce cœur lacéré ?.....

Je t'aimais comme sans mesure,
Toi ma sœur en religion.....
Et, ta sœur selon la nature,
J'avais ta douce affection.

Et ta vie, ainsi que la Rose
S'en alla, comme en s'effeuillant !
Pour ta sœur il reste une chose :
C'est de prier, mais en pleurant.

— Ma sœur, ce n'est qu'un jour d'absence,
Non ! ne pleure pas... C'est le soir...
Courage donc, et patience !
Demain ce sera le Revoir !.....

— Sœur, oh ! que douce est ta parole :
 Demain, ce sera le Revoir.....
 Là-Haut, où le bon Dieu console,
 J'attendrai..... déjà, c'est le soir,

— Sœur, c'est déjà la nuit qui tombe.
 Prends les Vœux, signés de ta main,
 Garde ta Croix et sur ma tombe,
 Demeure en prières! — A demain.

M. A. T.

Sorel.

BIBLIOGRAPHIE

Traité élémentaire d'hygiène privée, par le Dr J. I. Desroches.—1 vol. in 8o de 186 pages.—Prix, *franco* : 50 centins. Boîte 2027, P. O., Montréal.

Ce volume fait honneur à la science et au Canada.

Il fait honneur à la science parce qu'il résume en peu de pages, clairement et méthodiquement, tout ce que l'hygiène contemporaine enseigne d'important sur les meilleurs moyens à prendre pour la conservation de la santé.

Il fait honneur au Canada, parce que nous le devons à une plume canadienne.

Le Dr J. I. Desroches est de la race des géants en matière de travail.

Le succès couronne aujourd'hui ses efforts. Son livre restera.

Nous recommandons ce traité d'hygiène à Messieurs les ecclésiastiques, aux hommes de professions, aux instituteurs, aux institutrices, aux pères et mères de famille ; nous le recommandons de plus aux élèves des classes de philosophie, de rhétorique, de belles-lettres, et de versification, ainsi qu'aux jeunes filles qui font partie des classes plus avancées.

La lecture de cet ouvrage n'instruit pas seulement, elle

intéresse ; quels que soient l'âge ou l'état on en tirera quelque profit. En recommençant cette lecture deux, trois ou quatre fois, on y trouvera toujours du nouveau, l'auteur ayant condensé dans ces pages une multitude de renseignements.

Voici l'ordre des matières.

1. L'homme et l'hygiène.
2. Les divers tempéraments et les règles hygiéniques qui les concernent.
3. De l'air et de ses altérations.
4. De l'alimentation et des aliments.
5. Des boissons alimentaires.
6. Du régime (ou du bon gouvernement de l'estomac).
7. De l'hygiène de la peau.
8. Des vêtements.
9. Du travail.
10. De l'exercice.
11. Des habitations.
12. Des maladies contagieuses.
13. Petit dictionnaire des mots les plus usités en hygiène et en médecine.

Nos félicitations à l'auteur. Puisse le succès répondre au légitime désir qu'il a de voir la science de l'hygiène se répandre de plus en plus.

F. A. B.

UN MOT SUR LE PARTICIPE

(Pour le Couvent.)

DU PARTICIPE PASSÉ

VI

De ses deux seules règles

Pour arriver aux deux règles d'accord du participe passé, nous avons expliqué, sous forme de lemme, la nature des cinq espèces de verbes français. Déjà, lectrices, vous m'avez pardonné ma sèche

dissertation. Il est temps aujourd'hui de donner ces deux règles et de conclure.

PREMIÈRE RÈGLE

Tout participe passé actif (1) s'accorde en genre et en nombre avec *son régime direct*, quand ce régime direct est avant ce participe. *Mesdemoieelles, vous ai-je intéressées ?* — Dans cette phrase, le participe passé *intéressées* prend le genre et le nombre de son régime direct *vous*, parce qu'il en est précédé, et il se met au féminin pluriel, parce que le pronom *vous*, tient la place de *mesdemoiselles*. Mesdemoiselles, avez-vous lu ma correspondance ?—Ici le participe passé *lu* reste au singulier, parce qu'il est suivi de son régime direct.

Je sais que cette règle est bien comprise, et je passe outre.

SECONDE (2) RÈGLE

S'accordent avec le sujet :

1. Tout *participe passé passif* : Elles ont été oubliées. Le mot *oubliées* est un participe passé passif, parce qu'il vient d'un verbe actif, *oublier*, et que le sujet souffre l'action. Il donc doit être au féminin pluriel, puisque c'est là le genre et le nombre de son sujet *elles*.

2. Tout *participe passé neutre* conjugué avec être, dont la signification ne permet pas de la conjuguer avec avoir. Elle est venue. Ici le participe doit être au féminin singulier, parce qu'il appartient à un verbe neutre qui ne peut se conjuguer avec avoir. Elles se sont unis. Ici *unis* reste au masculin singulier, parce qu'il appartient à un verbe neutre qui peut se conjuguer avec avoir.

(1) C'est-à-dire faisant partie d'un verbe actif.

(2) Quand, dans une énumération, il ne doit pas y avoir de troisième ni de troisième, il faut dire second, secondement.

3. Tout *participe passé pronominal essentiel*. Ces demoiselles se sont *réjouies* ; elles se sont *évanouies*. Ici *réjouies* et *évanouies* prennent le genre et le nombre du sujet *demoiselles*, parce qu'ils appartiennent à des verbes *pronominaux essentiels* (3).

Notons en terminant qu'un *participe passé* doit être considéré comme un véritable adjectif, quand il se rencontre sans auxiliaire dans une phrase, et alors il suit la règle des adjectifs. Cette rose *fanée* se détacha de sa tige.

Notons enfin, que pour écrire sans faute le *participe passé*, il faut bien comprendre le sens de la phrase. Voici trois exemples, qui feront saisir une partie de ce qui nous resterait encore à dire. *Ces fruits étant mûrs, nous en avons cueilli*. *La lettre que j'ai entendu lire*. *La jeune fille que j'ai entendue chanter*. *Cueilli* reste au masculin singulier, parce que dans la phrase susdite il n'a pas de régime direct. Nous *en avons cueilli*, c'est-à-dire, nous avons *cueilli* de ses fruits. Dans *entendu lire*, le *participe passé* est aussi au masculin singulier, parce qu'il n'a pour régime direct que l'infinitif *lire*, et que d'ailleurs ce régime est après lui. J'ai *entendu lire la lettre*. De même, dans la troisième phrase, *entendue* est au féminin singulier, parce qu'il est précédé de son régime, qui a ce genre et ce nombre. C'est la jeune fille que j'ai *entendue chanter* : et je n'ai pas *entendu chanter la jeune fille*. L'attention et la pratique aideront à bien retenir ces règles du *participe passé*. Adieu !

N. B. Pour la suite et l'ensemble des correspondances sur le *participe*, voir les numéros 23, 24, 25, 27, 28, 29, 30 du COUVENT : *Un mot sur le participe*.

S. T. B.

(3) Le verbe *pronominal accidentel* est, au fond, un véritable verbe actif, et il en suit les règles pour le *participe passé*.

GYMNASTIQUE INTELLECTUELLE

(Pour le Couvent)

1. *Logogriphe*

Bon ou mauvais avec ma tête ;
 Méchant ou doux étant sans tête ;
 Souvent battu avec ma tête ;
 Je bats ma femme étant sans tête ;
 Parfois j'instruis avec ma tête ;
 Je balbutie étant sans tête ;
 Je déraisonne avec ma tête ;
 Je perds la tête étant sans tête ;
 On me prend ayant ma tête ;
 On me fuit étant sans tête.

2. Mon premier est un métal précieux,
 Mon second est un habitant des cieux,
 Mon tout est un fruit délicieux (1).
3. Quel est celui que le passant voit tous les jours,
 Que le roi ne voit rarement
 Et que Dieu ne verra jamais (1).
4. Qui dans l'adversité n'est muni de mon entier peut,
 s'il cède à mon second, se trancher mon premier(1).
5. L'un soutient ce qui loge ou bon sens ou folie,
 L'autre sur mer plaît ou se rend très formidable ;
 Le tout, livret très instructif et agréable. (2)

Réponses aux difficultés de la page 11.

1. Pantalon. — 2. Charbon. — 3. Echalote. — 4.
 Temps. — 5. Mot. — 6. Livre, ivre. — 7. 2. — 8. 5 et 4.
 6

Ont répondu aux susdites difficultés :

Mlles	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8.
S. Montminy, Montréal	“ “ “
Alice Guertin, Nashua, N. H.	“ “ “
Zélia Da-Sylva, Charlesbourg	“

(1) Envoi de Eva et Ida, Trois-Rivières.

(2) Envoi de D. G. Lévis.

POUR LES FUTURES INSTITUTRICES

Réponses aux problèmes de la page 12. Ces réponses sont extraites du *Journal de l'Instruction publique* et sous la signature de M. A. D. Lacroix.

I. Combien coûteront 78 quint. 3 qrs. et 12 lbs. de sucre à \$11.55 le quintal ?

Réponse : \$910.80.

N. B. — 112 lbs pour un quintal.

Solution :

$$\begin{array}{r} \$11.55 \\ 78-3-12 \\ \hline \end{array}$$

$$\begin{array}{r} 9240 \\ 8085 \\ \hline \end{array}$$

$$\$900.90$$

2 q. = $\frac{1}{2}$	5.77 $\frac{1}{2}$ = $\frac{8}{16}$
1 = $\frac{1}{2}$	2.88 $\frac{3}{4}$ = $\frac{12}{16}$
7 = $\frac{1}{4}$.72 $\frac{3}{16}$ = $\frac{3}{16}$
4 = $\frac{1}{7}$.41 $\frac{1}{4}$ = $\frac{4}{16}$
1 = $\frac{1}{4}$.10 $\frac{5}{16}$ = $\frac{5}{16}$

$$\$910.90$$

II. Quelle est la valeur d'un billet de \$962 payable dans un an à 4 pour cent d'escompte ?

Réponse : \$925.

Solution :

Intérêt de \$1 à 4 pour cent pour un an égale 0.04.
 +.04 pour cent = \$1.04, \$962 ÷ \$1.04 = \$925.

Une commère

(Pour le Couvent.)

Javotte a joliment *d'avoir*
 La mine un peu dodue,
 Le teint juste assez noir,
 La bouche un peu fendue,
 La langue bien pendue,
 — Un peu de tout sans le savoir !

MAURICE B.

Une opinion d'après photographie sur Mlle***

Du beau sexe toujours, faut-il qu'on se défie
 Surtout quand pour juger sa valeur ou ses traits
 On n'en voit les sujets
 Que sur photographie !

MAURICE B.

STYLITE

XIII

On ne saurait trop répéter aux femmes que si la vertu est nécessaire pour sauvegarder l'honneur de la famille, c'est l'amabilité qui en conserve le bonheur intime.

Madame de Lendeven était dans toute l'acception de ce mot : une honnête femme ! mais rien de plus. Et nous ne saurions trop le répéter, cela ne suffit point à une femme chrétienne.

La maison devint froide, glaciale, l'économie fut encore augmentée s'il est possible ; les journées se passaient d'une façon uniforme que la prière ne sanctifiait plus autant pour Stylite, car sa mère craignait pour

elle la solitude de sa petite chambre, dans la crainte que, par la pensée, cette chambre se transformât tout de suite en une cellule pour la jeune fille !

Elle ne se trompait pas beaucoup, il faut l'avouer ; mais les mères ne devraient-elles point s'estimer trop heureuses d'avoir des filles comme Stylite, bénédiction vivante du foyer qu'elles protègent par leur innocence même.

Oui, elle aimait le silence, la retraite, la solitude ; elle peuplait son isolement, elle entendait des voix quand elle se taisait.

De même que les images ne se reflètent point dans l'eau troublée d'un lac, de même les choses du ciel ne sauraient se réfléchir dans une âme occupée des vanités de la terre.

Et Stylite, la dévouée, la bonne, la tendre, l'héroïque Stylite, n'eût demandé à sa mère que le bonheur de prier pour elle, et de se séparer par anticipation d'un monde où elle savait qu'il lui serait dangereux de vivre.

Ah ! que de bon cœur elle eut subi les étreintes de la fièvre la plus douloureuse, si elle avait pu souffrir dans cette même cellule de sœur Sainte-Thérèse, qui l'avait vue brûlante, malade, mais heureuse, ouvrir son cœur d'enfant et son âme de vierge à la poésie des Pères du désert !

Il faut avoir habité une chambre de religieuse pour savoir quelle paix on y respire.

Stylite continuait à écrire...

Tout ce qu'elle faisait était empreint d'une piété ardente, mystique, à laquelle la forme lyrique donnait un élan particulier.

Ceux qui n'ont point connu les joies de la vie en Dieu pourront composer des livres plus faits, plus rentissants, ils ne feront pas plus vibrer la corde intime qui résonnait avec une douceur étrange dans les poésies de Stylite.

Quand elle disparut du monde, on en trouva d'énormes cahiers dans un tiroir, nous n'en extrairons que des fragments capables de mieux faire apprécier cette

âme d'élite, ce vase d'élection qu'aucun vice profane ne devait remplir.

I

LA SAMARITAINE.

Seigneur, donnez-moi de cette eau
 Dont la source est intarissable,
 Car mon âme est insatiable
 De boire un breuvage nouveau.
 J'ai soif ! le monde possède
 Que les vases d'or du festin !
 Aux plaisirs qu'il donne succède
 Le remords aux larmes sans fin !
 Donnez, Seigneur ! ma lèvre avide
 S'est trempée à la coupe aride
 Dont le fiel corrode les bords ;
 J'ai soif, et ma voix vous réclame
 L'onde pure qui rend à l'âme
 La paix après de longs efforts.

Seigneur, je me sens attirée
 Par vos parfums délicieux,
 Comme une amante préférée
 Qui suit son époux en tous lieux.
 Pourquoi commander qu'on vous aime ?
 Bonté, beauté, bonheur suprême,
 Notre cœur veut se fondre en vous...
 Mais je le sais, notre faiblesse
 Borne même notre tendresse...
 C'est vous que vous aimez en nous !

Eclairez mon esprit docile,
 Ravivez-le par vos attraits,
 Et brisez la lampe d'argile,
 Qui conduisait mes pas distraits.
 J'ai soufflé la flamme étrangère ;
 C'est la lampe du sanctuaire
 Qui doit illuminer mon cœur,

Non ! c'est vous, aurore sublime,
 Qui brillerez de cîme en cîme
 Jusqu'à l'éternelle splendeur.

Prenez ma volonté rebelle,
 Assouplissez-la sans efforts,
 A la règle sainte, éternelle
 Qui doit seule dicter mon sort.
 S'il reste en moi de vains symboles,
 Ebranlez ces temples d'idoles,
 Brisez, consommez tout en moi,
 Et sur ces ruines païennes
 Germeront les vertus chrétiennes :
 L'amour, l'espérance et la foi !

Alors, mon Dieu, je serai forte
 Pour vous servir et pour marcher ;
 J'aurai la foi qui vous transporte
 Et fait jaillir l'eau du rocher,
 Je tremperai dans cette eau sainte
 Ma plume qui trace sans crainte
 Les mots des livres éternels ;
 Ma harpe aux nobles symphonies
 Ne dira ces notes bénies
 Qu'aux saints degrés de vos autels.

Donnez-moi la charité tendre
 Qui se répand sans s'appauvrir,
 Que ma faible voix fasse entendre
 Des chants qui vous feront chérir ;
 Comme une huile au baume céleste
 Je veux qu'en mon âme elle reste
 Afin de la mieux transformer,
 Je veux croire, je veux convaincre,
 Je veux triompher, je veux vaincre,
 Mais surtout je veux vous aimer !

Versez-moi ce nouveau baptême,
 Donnez-moi le charbon de feu,
 O Sauveur ! au père que j'aime !

Mon principe, ma fin, mon Dieu !
 C'est en vous que mon cœur se noie,
 Au sein d'une indicible joie,
 Vers vous qu'il gravite sans peur ;
 Dans mes visions les plus belles,
 J'ai vu les portes éternelles,
 Ouvrez ! ouvrez-les pour mon cœur !

Mais, quand auprès de vous, mon âme
 Vole sur l'aile de l'amour,
 L'impuissance éteint cette flamme.
 La sombre nuit succède au jour.
 J'ai cru vous saisir, vous connaître,
 Et lorsque ce feu me pénètre
 Le froid du tombeau me saisit...
 Vous fuyez et je vous appelle,
 Vous fuyez et je n'ai pas d'aile,
 O mon amour ! ô Jésus-Christ !

Vous m'attirez toujours, sans cesse !
 Et lorsque je crois concevoir
 L'abîme de votre tendresse,
 Tout échappe à mon désespoir.
 Je pressens la grâce divine,
 Mon âme ardente la devine,
 Mais là se borne mon bonheur ;
 Oh ! rien qu'à la goutte échappée,
 Dont ma lèvre est encor trempée,
 J'ai cru désaltérer mon cœur !

Le silence est votre louange,
 Seigneur ! j'adore et je me tais.
 Vierges, élus, saintes phalanges,
 Chantez, exaltez ces bienfaits.
 Je dois me perdre en lui, me plaire,
 Et m'abîmer dans le mystère
 De sa présence que je sens...
 C'est le silence de la grâce ;
 Sur moi le souffle de Dieu passe ;
 Parlez mon cœur ! — Cessez mes chants !